naissez rien des choses qui entravent la réalisation des beaux rêves... Vous pouvez m'offrir le bonheur, mais je ne puis le prendre, car le bonheur m'est interdit. Je dois aller seul, et, seul, traverser la vie. J'ai quelques belles heures, celles que m'apportent les femmes qui se donnent à moi sincèrement. Ces quelques instants me font supporter les jours d'ennui ou de tristesse...

— Mais je serai tout pour toi .. J'endormirai tes douleurs... je te donnerai mon corps, pour que tu y trouves l'oubli ; mes caresses et mes baisers verseront dans mon âme un philtre qui t'enchantera.

— C'est littéraire, ça, mais elle n'est pas toujours pareille aux beaux romans, la vie, Suzanne, ma très jolie et ma très chère, la vie méchante. Vous ne savez pas, mignonne, quelle lourde tâche vous voulez vous imposer, en m'aimant. Je suis misanthrope ; à de certains moments, je vous ferais horreur. Puis, chère enfant, je vous répéterais les paroles d'Hamlet à Ophélie : « Vous voudriez donner le jour à une race de pécheurs ? Il n'y a donc pas assez de vipères sur la terre, et vous voudriez en mettre d'autres au monde ! » Oh ! non, abstenons-nous ; jouissons, si vous voulez, de la vie, aux rares minutes où elle nous offre des bonheurs passagers. Tout est maintenant pourri, ici-bas... La femme même, elle, presque toute la divinité, est, parfois, une sentine impure, âme pleine seulement de luxures. Il en est quelques-unes, pareilles à

vous, Suzanne, mais vous êtes encore jeune, il est vrai, qui ne sont pas comme toutes les autres, splendides et vénéneuses. Oh ! l'horrible et magnifique spectacle que celui des fleurs malsaines. Oui, quelques-unes sont des anges, tombées de cette terre, comme vous, mon enfant ; et celles-là peuvent être heureuses...

Dans une sorte d'exaltation morale et pharisienne :

— Oh ! faites, Seigneur, qu'elle n'ait point de peines, qu'elle soit une vraie femme, qu'elle donne un peu de bonheur à l'homme à l'existence duquel elle liera sa vie ! Elle compensera peut-être par la beauté de son âme unie à sa grâce corporelle, avec les si rares qui lui peuvent ressembler, la masse des femmes, les bourrèles des maris et des amants .. Ce sont ces bien heureuses que je salue, et que je veux, dans mes livres, dépeindre pour la gloire de la bonté et de la tendresse.

Tout cela débité avec des gestes, comme en une sorte de folie d'idéal. — Suzanne ne savait plus que comprendre ; sa tête se perdait.

La pauvre petite, pendant des jours et des jours, avait vécu, en pensée, aux côtés de Montvèdre. Sans cesse, elle songeait à lui, se l'imaginait travaillant à sa table, ou bien, comme elle l'avait vu, au soir du succès, au théâtre, debout, dominant une foule, quand elle admira sa beauté, chercha sur son visage la trace de son génie.

Ses lettres, elle les avait relues cent fois et, dans

les plus sèches, la jeune fille avait su cueillir le mot d'où elle faisait, pour elle, découler, imaginairement, des sourires d'une tendresse, craintive peut-être — songeait-elle alors — de se montrer toute grande.

Suzanne pensait, — si peu de minutes auparavant, — être reçue à bras ouverts, persuadée que le romancier couvrirait de baisers ardents ses yeux, clos de ses lèvres, délicieusement ; il écraserait sa bouche, avec la gourmandise des enfants auxquels on a promis des douceurs et que, longtemps, on a fait attendre.

Mais non, elle avait trouvé, au lieu de l'amant, dont la hantait la tendresse désirée, un bloc de glace à visage humain, un froid sermonneur débitant — au lieu de chanter des cantiques d'amour — une homélie. Cependant, elle murmura, se blottissant contre lui :

— Oh ! m'ami, m'ami, me faire toute petite dans vos bras, m'y anéantir, oublier tout en un ravissement délicieux et brisant !

Il la repoussait doucement, desserrant les bras de Suzanne qu'elle avait noués autour de son cou :

— Mais on vous a changé ! cria la jeune fille.

— Oui, dit-il alors, brutalement presque, et il y a du temps de cela ! En venant au monde, j'étais doux : si j'avais vu seulement de belles actions, sans la méchanceté des hommes, j'aurais pu être pareil aux saints des belles légendes ; mais la vie

m'a roulé... et dans le torrent, j'ai vu des vilenies, tant et tant, que je ne peux plus croire à la beauté sur terre... à rien... qu'à l'intérêt.

— Ah ! mon Dieu ! et moi qui ai cru en vous ! Moi qui ai placé sur vous toutes mes espérances de joie.

— J'en étais indigne. C'est une leçon. La loi est dure, ma chère amie, il ne faut en vouloir ni à vous, ni à moi. Les enseignements de l'expérience vont commencer pour vous ; ils se succéderont, à travers les phases diverses de votre existence. La vie est bordée d'expériences méchantes, comme un chemin de campagne de haies épineuses. Chaque jour, moi-même — et pourtant que n'ai-je, dès longtemps, expérimenté ? — je dois apprendre quelque dureté nouvelle.

L'atroce égoïsme de l'homme qu'elle aimait apparaissait clairement, à cette heure, à la pauvre Suzette. Elle devinait le jeu cruel auquel il l'avait fait servir : elle avait été pour lui la petite âme d'avril sur laquelle il avait essayé la puissance de son savoir, de la science des âmes qu'il recherchait, sans souci de la douleur qu'il pouvait causer. Suzanne cria encore :

— Vous me faites horreur !

— Tant mieux ! vous n'en serez que plus facilement, et plus vite, guérie... Allons, mon enfant, retournez à la maison, vous me rendrez justice plus tard, quand vous saurez la vie.

— Ah ! je vous hais !

— Vous êtes bien femme ! .. Mais est ce moi qui suis allé vous chercher, mademoiselle ? Est-ce à vous, vraiment, de m'accuser ?

— Je ne vous accuse pas, je suis venue, grisée de la joie de vous connaître enfin, éperdue, à votre merci, le cœur battant comme dans une divine escapade. Si faible que je sois, est ce que je ne vous tente pas, comme une petite fleur fraîche, agréable à cueillir, parce que jamais elle n'aurait été effleurée... Je me croyais aimée.

— Sans doute, Suzanne ; mais je ne savais pas les liens qui vous devaient retenir, pas exactement du moins, nous pouvons en convenir franchement. Je n'imaginais pas notre amitié littéraire, puisque je vous vois aujourd'hui pour la première fois, comme un prélude au mariage, à un amour éternel. Vous m'avez montré, dans vos lettres, de grands désirs et de vives curiosités, Suzanne, et je souhaiterais, vraiment, pouvoir vous donner du bonheur. Certes, je serais captif très facilement, si je n'étais une sorte de carme de l'art, ayant fait vœu de célibat, de votre séduction fraîche. Vous êtes venue au baiser fou, et je refuse ce frisson d'avril dans mes bras. Plaignez-moi, au lieu de m'accuser. Ce serait si bon, il me semble, si calmant, ce cœur dévoué près du vôtre, donneur de courage, cette fine tête de jeune fille devenue femme par vous, cette jolie et mignonnette, où

un cerveau artiste pense, réfléchit, dont la bouche a pour vous des baisers où toute l'âme monte aux lèvres et où l'on se réconforte. Oui, ce serait doux; mais on ne peut commencer par une soirée où le père et la mère seront éperdus, sans compter le lendemain de mélo qui nous séparerait. Amie, vous n'avez pas vingt ans. Que feraient vos parents ? .. Je ne sais plus, je ne sais plus, et pourtant, petite Suzanne, quand vous m'aurez quitté, quand vous serez rentrée chez vous, *comme il le faut*, je vous adorerai.

— Alors, garde-moi.

— Je — n'ai pas le droit d'enrayer votre vie en mêlant la mienne à celle d'une femme, d'une femme aimante et que j'aimerais, surtout. Puis, je ne m'appartiens pas, ma pauvre enfant, je suis à tous, à ceux et à celles qui attendent de moi des consolations, des conseils, ou même simplement des émotions d'art, l'émission de sentiments personnels, utiles à l'humanité tout entière.

— Oh ! quel affreux homme vous êtes ! Si vous dites vrai, votre âme est laide ! Vous qui vous plaignez amèrement de la laideur des êtres et des choses humaines ! Vos livres débordent d'une admiration falsifiée, d'un amour menteur de la femme. Vous pensez le contraire, je le vois à présent, et trop tard.

— Pourquoi toutes les femmes se croient-elles le droit de se reconnaître dans mes idéales et symboliques héroïnes ? Est-ce ma faute ?

— Vous n'êtes pas Montvèdre :

— Quel illogisme, ma chère petite ! Vous vous révoltez, très injustement, contre celui que vous vous étiez figuré autre qu'il n'est, contre le vrai Montvèdre — le vôtre, c'est votre imagination qui l'avait créé ! — parce que, loyalement, il refuse de commettre avec vous une faute. Ne serais-je pas le seul coupable, si nous venions à succomber l'un par l'autre ? Bien des années ont passé sur moi, je suis plus âgé que vous, et de beaucoup, ma chère petite ; j'ai l'expérience qui vous manque. Croyez et allez en paix... Plus tard, vous me comprendrez et, peut-être, vous me remercierez

Mais Suzanne était trop exaltée, trop courroucée aussi, pour pouvoir suivre les méandres de cette casuistique sentimentale que Montvèdre distillait en paroles doucereuses. Elle ne pouvait comprendre, poignée d'une souffrance trop aiguë. Son orgueil de femme se révoltait ; et, par moments, s'exaltait plus hautement encore en elle que son amour blessé : elle s'était offerte et on refusait de la prendre ; il l'avait dédaignée ; elle avait pu, durant un moment, paraître une suppliante, quêteuse de plaisir sensuel, et c'était tout : il la dédaignait, la repoussait loin de lui, après avoir fait, pour l'attirer, scintiller les miroirs à facettes de ses phrases. C'était comme un soufflet qu'elle aurait reçu... Non, une injure bien plus grave, une

blessure faite à son cœur et qu'elle ne pourrait jamais oublier, — encore moins absoudre.

De la haine, maintenant, germait en elle.

Plus jolie encore de sa colère et de sa douleur, les yeux brillants du feu intérieur qui les faisait arder, le visage en feu, elle était là. De la voir telle et toute palpitante devant lui, Montvèdre, malgré ses efforts pour se vaincre et n'en rien laisser paraître, sentait le désir monter en lui. Il ne pouvait se retenir de contempler et d'admirer la jeune fille, ému, malgré sa dureté, de sa réelle beauté, de ce chagrin qu'il causait, et qui lui faisait une nouvelle parure.

Il luttait contre l'impérieuse montée voluptueuse en lui, de ses sens qui lui conseillaient de ressaisir l'occasion près de s'envoler à jamais. Un moment, il eut la pensée d'entraîner Suzanne, et sans plus de calcul, de l'aimer. Toute autre femme aurait vu cela et redoublé l'attaque : mais la pauvrette ne savait pas. Elle restait immobile, écrasée par cette déception qui l'atteignait dans les plus intimes replis de son âme, démolissait, en quelques minutes, l'échafaudage altier de ses jeunes illusions. Montvèdre parvint à se dompter. Céder à ses sens, qui flambaient sous le regard méprisant et douloureux dont le toisait Suzanne, c'était certainement, une irréparable faute. Après, il ne pourrait la renvoyer, il aurait une femme sur les bras, une responsabilité, lui qui se refusait à toute

préoccupation trop absorbante. Il sentait le besoin de brusquer les choses. Saisissant le petit paquet de Suzanne, il le lui mit dans les mains, et, tout en lui disant des phrases câlines, il la reconduisit jusqu'au seuil.

Là, étonnée de l'aventure, Suzanne se laissa, d'un dernier geste tendre, pousser dehors, et la porte se referma. Alors, la vierge descendit l'escalier, lentement, le cœur étreint d'une angoisse, et refoulant les sanglots dont se gonflait sa poitrine. Elle ne voulait pas donner son chagrin en spectacle aux gens de la rue. Accoudée à la rampe, elle mit sa tête dans ses mains, attendant d'être calme pour s'enfuir.

Où ? Elle ne le savait plus. A ses pieds, le paquet enfermant les objets préférés faisait à terre une tache blanche sur le tapis sombre.

Suzanne se releva, songeant qu'elle pouvait être surprise, que Montvèdre lui-même pouvait sortir, et la rencontrer là, pleurant. Tout à l'heure, la concierge monterait, sans doute, pour allumer le gaz dans l'escalier. Pour qui la prendrait-on ?

Elle ramassa le petit paquet blanc où elle avait enfermé toutes les choses minuscules, par où son âme tenait encore au passé, et vite, descendit à pas de loup. Très droite, elle traversa la cour, passa la porte.

De nouveau, elle était seule dans la rue, au milieu

des passants indifférents, inconscients de la poignante douleur qu'ils coudoyaient. Beaucoup suivaient des yeux son élégante et svelte silhouette : des gens se retournaient ou penchaient la tête, au passage, pour la mieux regarder. Elle souffrait de cette curiosité irritante, bien plus encore qu'à l'aller, car l'espérance, alors, l'empêchait de prendre garde aux yeux insolents, aux commentaires que faisait naître sa fragile joliesse. Il lui semblait qu'on pouvait deviner son humiliation à sa démarche, qu'on pouvait lire sur son visage, son chagrin. Les gens devaient dire : « Celle-là se hâte, au retour d'une escapade. » Dans une sorte de désespoir qui lui enlevait toute raison, elle errait, au hasard des rues, sans savoir au juste où elle allait, ni où elle pourrait trouver asile.

Le jour baissait déjà, enveloppant de gris les maisons et les choses. Les formes des maisons, les silhouettes devenaient floues dans le crépuscule. Suzanne allait, traversant les rues, le boulevard où, dans la brume, s'allumaient déjà les réverbères, parmi les gens hâtés vers le repos du soir, les flâneurs en quête de bonne fortune. Les lanternes de papier rouge, au-dessus des voiturettes pleines de fleurs, d'oranges ou de fruits exotiques, les devantures des boutiques flamboyaient à présent. Commençait l'heure de la joyeuse bousculade, — à l'orée des porches des grandes maisons, sur les trottoirs encombrés — des petites ouvrières, l'épar-

pillement, à travers la ville, des milliers de prisonniers diurnes enfin libérés jusqu'au lendemain. Des bandes d'étudiants, aux environs des écoles, descendant vers le boulevard Saint-Michel, causaient entre eux, bruyamment, faisaient, pour le soir, de beaux projets de rire.

Aux abords des cafés encombrés, se redressant et faisant luire, sous les voilettes, leurs yeux cernés de noir, des filles aux lèvres peintes, provocantes, passaient lentement, pareilles à de vivantes statues polychromes aux visages fardés, étrangement artificielles dans la lumière crue.

Parmi toutes ces joies, Suzanne était perdue ; elle ne voulait pas rentrer chez ses parents, certaine à présent qu'ils avaient découvert sa fuite, ne voulant pas se soumettre, supporter de nouvelles remontrances. Elle craignait l'inévitable scène, les reproches ; elle ne voulait pas, surtout, subir de nouvelles humiliations, les blâmes acides de Mme de Jussieux, les calmes admonitions de son père, plus pénibles d'autant qu'elles seraient plus fondées.

Suzanne savait, à présent, la fausseté des hommes.

Qu'étaient donc les autres, si Montvèdre, célèbre et glorifié, qu'elle avait placé si haut parmi ceux qu'on admire, était ainsi ?

Que faire ? Suzanne avait bien songé à rentrer dans un restaurant, puis à passer la nuit à l'hôtel ; elle ne pouvait pas, puisqu'elle était partie sans argent,

folle de confiance aveugle ; et puis, quand même, elle n'aurait pas osé ; il y avait trop de lumière dans ces salles, trop de gens dont les yeux curieux, avides, détailleraient son corps, cherchant à la deviner nue sous la robe. Ces regards, qui la flattaient autrefois, lui étaient insupportables, maintenant qu'elle était isolée — dans la mêlée de la vie.

D'être frôlée l'irritait.

Elle gagna les quais. Arrêtée, du haut d'un pont, Suzanne contempla l'eau moirée de nuit, piquée des reflets des réverbères, des feux rouges et verts des bateaux courant sur la nuit de l'eau, comme des oiseaux lumineux, étranges.

Puis elle eut peur, parce qu'au long des parapets, un homme depuis longtemps la suivait, et qu'il avait osé lui murmurer dans l'oreille des mots obscènes, un son qu'elle ne connaissait pas ; mais elle en restait craintive et troublée.

Elle s'était hâtée vers la grande lueur de la rue de Rivoli, grouillante des allées et venues des passants, et, par les rues commerçantes du centre, où flambaient les flammes dans les âtres des rôtisseries. Les boutiques, à cette heure, dégorgeaient des flots d'employés, d'ouvriers heureux de leur tâche finie, parmi le bourdonnement des conversations, les grosses plaisanteries des hommes, les rires aigus des fillettes qui potinent en regagnant leurs logis. Suzanne, inconsciente de sa route, atteignit le boulevard, se perdit dans la foule.

Elle ne savait pas du tout, la pauvre petite, ce qui pourrait advenir d'elle, à présent. Quel parti prendrait-elle ? Elle n'y songeait même pas, marchait au hasard. Toutes les personnes qu'elle connaissait étaient rigides, sur le modèle de sa propre famille, gavées de préjugés anciens et elle ne voyait, parmi ses anciennes amies, aucune dont les parents l'eussent accueillie.

Elle se souvint de Rosette, eut une grosse envie de pleurer... Et puis, on l'aurait reconduite chez elle, et Suzanne ne voulait à aucun prix s'exposer à de nouvelles gronderies obsédantes.

— Toi ici ! à cette heure ! et seule !

Quelqu'un avait pris son bras ; elle leva la tête, stupéfaite, et reconnut son frère.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc ? Qu'est-ce que tu fiches là, sœurette ?

— Oh ! Fly !

Elle se mordait les lèvres, prise d'un immense besoin de sanglots, dans un reflux de toute sa peine à son cœur gonflé d'émotion, près d'éclater.

— Voyons, Suzette...

Elle fondit en larmes, contenant péniblement ses sanglots de sa main gauche menue et gantée.

Ernest de Jussieux entraîna sa sœur dans une rue sombre où les passants, plus rares ne s'arrêtaient pas. Suzanne raconta tout à son frère, la scène où elle s'était offerte à Montvèdre ; elle lui dit son

étonnement douloureux, sa déception. Elle lui répéta les paroles doucereuses et fausses du romancier, dépeignit son attitude.

— Ah ! quelle joie enfin de trouver quelqu'un à qui confier toute sa peine, qui aurait pitié d'elle et dont l'indulgence la rassurerait un peu, dont la tendre voix, apitoyée, bercerait son chagrin.

— Eh ! bien, pourquoi pleures-tu maintenant ? Tu as eu une aventure qui n'a pas tourné à ta gloire, par exemple ; mais ça n'est pas une raison de désespérer. Comme disait le roi chevaleresque, l'honneur est sauf... Maintenant, allons dîner.

— Mais où ?

— Chez nous.

— Tu crois qu'il vont me recevoir ?

— Laisse-moi arranger tout, sœurette. Prends garde de ne pas me contredire. Tu vas voir, papa et maman n'y verront que du feu.

— Tu m'aimes, toi, petit frère !

— Tiens !

Et il lui fit une caresse, posa un baiser entre la ruche du col et les cheveux, virgules légères et dorées ponctuant la nuque de la jeune fille : « Pauvre petite ! »